

Le futur de l'imparfait

Ou : ne demandez pas le programme !

La conviction des Anciens était que le parfait précède l'imparfait. Le modèle, pour eux, était au commencement. Comme les grammairiens de Claudel, ils n'avaient rien contre la nouveauté, pourvu qu'elle ressemblât à l'ancien ! Telle n'est pas l'injonction des modernes qui voient dans le futur l'aboutissement de la plus grande perfection. Aussi faut-il se renouveler. Un anniversaire ? Un nouveau numéro ? Il faudrait saisir l'occasion, entre bilan et projet, d'annoncer l'avenir. Un programme serait la grammaire d'un progrès.

Mais le nouveau n'est pas la réalisation d'un projet d'abord tracé en pensée. Une telle réalisation, réussie, ne ferait précisément naître aucune surprise. Concevoir une œuvre par plans et projets, c'est confondre l'action et la production. Si un processus de production peut se calculer selon un calendrier, l'action, elle, est la naissance de l'inattendu. On recommande à l'étudiant de ne pas se lancer dans sa copie sans avoir un plan. Le conseil est bon. Mais, parlant ou écrivant, on ne sait rien de la phrase qui va suivre. Celle-ci est un geste, non pas un mouvement de gymnastique cadencé et conforme aux instructions. Ainsi, personne, lecteur ni écrivain, ne sait rien de la phrase qui n'a pas encore été dite, telle est même la condition pour pouvoir encore parler et écouter. Pourtant cette parole qui vient attire tout à elle, fait toutes choses nouvelles. On ne parle ni n'écrit en déroulant du déjà-pensé, mais bien parce qu'on ignore ce qu'on va dire. La pensée naît à la limite du déjà dit et de l'inédit.

Comment alors, pourrait-on tracer un programme d'action ? On sait seulement que la fécondité naîtra de ce qu'on est. L'avenir n'est pas une suite de cases à remplir sur un calendrier, il est l'inquiétude de celui qui se sait imparfait et, par là, dans la nécessité de se lancer. C'est la brèche qui ouvre le temps, la faille de toutes les certitudes mais aussi l'ouverture de la caverne. Qui s'éprouve imparfait et inachevé reste une énigme pour soi et le rapport à l'avenir naît de cette énigme. Qui a le sens du mystère est bouleversé par la vue du bourgeon, de l'enfant, par la fragilité du commencement. Le mystère est ainsi la vérité en son commencement, en son germe. S'il y avait un plan, il y aurait une solution. Mais il n'y a que le mystère de notre imperfection transformée en fécondité par une fidélité.

On ne dira donc rien d'autre de cette nouvelle présentation de nos *Cahiers* et de ce numéro cinquante... A la croisée d'une fécondité et d'une fidélité, on dira avec René Char que *l'acte est vierge, même répété.*

Jean-Noël Dumont

n° 50

Sommaire

Edito

Eduquer à la fin du monde

Fabrice HADJADJ

Agenda

Eduquer à la fin du monde

Fabrice HADJADJ

Philosophe, dramaturge, essayiste

Il paraît incongru d'associer l'éducation et la notion de fin, quel que soit l'un des deux sens, le but ou le bout, dans lequel on prend ce terme. L'éducation concerne les commencements, elle relève de ce qu'on appelait jadis « l'institution des enfants ». Mais il y a celui qui ne joue pas le jeu : la mauvaise graine, le sale gosse, la plaie des pédagogues et le rebelle à l'institution. Le voilà qui maugrée en se balançant sur sa chaise : « Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? ». Sans doute n'est-ce pas une vraie question qu'il pose, mais une solution qu'il se donne, une facilité derrière laquelle il se réfugie. Aussi les pédagogues peuvent esquiver cette question que le cancre énonce à la légère, mais que le sage, lui, doit reprendre gravement : quelle est la fin de l'éducation ? Une question double, selon que l'on parle de la fin comme bout, à savoir la mort, ou de la fin comme but, à savoir le bonheur. Elle peut s'expliciter ainsi : 1° Que dois-je apprendre si nous devons mourir demain ? 2° Quelle éducation nous fera voir le bonheur ?

De ces deux questions, bien sûr, la seconde est la plus effrayante. Elle est tellement effrayante qu'on s'efforce immédiatement de la réduire à la question du bien-être. Celui qui comprend le mot « bonheur », à peine l'a-t-il entendu, se met à trembler de toute son âme. Et il n'est pas rare qu'il massacre celui qui vient le lui annoncer. Cela s'observe chez Platon, dans l'Allégorie de la Caverne. Cela se révèle dans l'Évangile. Mais on a pris l'habitude de commenter l'Allégorie à l'intérieur de la Caverne, et de lire l'Évangile parmi les scribes. Pour ne pas s'embarrasser d'un cadavre, on rend le mot « bonheur » insignifiant. Il apparaît alors comme un état subjectif, et non comme une perfection objective. Il se rapporte aux aisances du bien-être, et non à l'exigence de l'être bien. Le rêve de l'homme devient le cochon qui engraisse. Hélas ! Il y a l'abattoir. Mais son égoïsme ne troublera pas son bien-être, s'il est réalisé sous chloroforme. Tel est le bonheur inoffensif : il commence par l'ataraxie, continue par l'anesthésie, s'achève dans l'euthanasie.

Cependant le bonheur n'est humain que s'il comble ce qui est spécifique à l'homme, et non ce qu'il a de commun avec le porc. Or ce qui est spécifique à l'homme, et qu'Aristote appelle du nom divin de *logos*, ne peut être comblé que par une vie dans la vérité et dans l'amour. Voilà pourquoi l'appel du bonheur est plus effrayant que l'imminence de la mort. Cet appel suggère que souffrir dans la vérité et dans l'amour est plus heureux que jouir dans l'indifférence et le mensonge.

Souvent, avec les pédagogues, afin de nous épargner, nous confondons l'éducation et l'enseignement. Les deux s'impliquent mutuellement, sans aucun doute, mais ils sont très différents en eux-mêmes. L'étymologie

nous l'indique. Le préfixe de l'un désigne un mouvement inverse au préfixe de l'autre. *E-ducere*, c'est mener *hors*. *In-signare*, c'est mettre *dans*. On éduque en faisant émerger quelque chose qui se trouve déjà dans le cœur de l'éduqué. On enseigne en faisant entrer dans le sein de l'enseigné quelque chose qui vient de l'extérieur. D'ailleurs, on enseigne *quelque chose*, tandis qu'on éduque *quelqu'un*. L'enseignement inculque des matières. L'éducation fait mûrir une personne. L'enseignement peut ne vous apprendre qu'à devenir tourneur-fraiseur, avocat ou esthéticienne. L'éducation vous entraîne à devenir homme, et plus spécialement vous-même.

Lorsque Socrate affirme contre Protagoras que la vertu ne peut s'enseigner, il veut dire qu'elle relève de l'éducation. L'éducation étant de l'ordre d'une émergence, d'une croissance, du développement d'un germe toujours déjà là (qui n'est donc pas semé par l'éducateur, mais par un dieu), il est logique qu'elle procède par maïeutique, et non par instruction : elle fait accoucher les âmes, elle ne les remplit pas. Avant d'être capté par le monde, ses préoccupations et ses divertissements, il s'agit de dégager l'humanité en nous, et, puisque « l'homme passe l'homme », de dégager le mystère en nous.

On enseigne
quelque chose,
on éduque
quelqu'un



Mais l'Éducation Nationale ignore ce qu'est l'éducation. Autrefois elle s'appelait Instruction Publique, ce qui la rendait moins trompeuse. Devenir homme ne fut toutefois jamais son souci. C'est au reste un souci qui importe peu à la fonctionnalité du monde, ainsi qu'à beaucoup de parents mondains. Peu importe que notre petit soit homme, pourvu qu'il gagne bien sa vie, comme on dit, ou qu'il soit cardiologue, énarque ou polytechnicien. Et c'est ainsi que nous avons de richissimes brutes, des polytechniciens cochons, des énarques requins (ou moutons) et des cardiologues sans cœur. Ils sont magnifiques dans leur fonction, mais ils ont oublié leur essence. Ils ont peut-être raison, après tout. Pourquoi aurais-tu à « devenir ce que tu es », selon l'expression de Pindare ? En quoi faut-il devenir homme ?

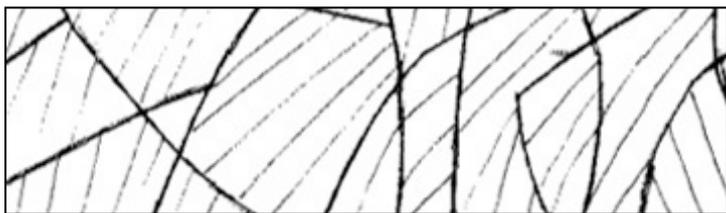
Ni ange ni bête : l'homme seul à éduquer

L'homme n'est ni ange ni bête.

Les anges possèdent intelligence et liberté, mais, étant de purs esprits, ils sont créés dans un état de perfection naturelle. Leur devenir n'est pas lié à une croissance corporelle. Ils ne passent pas de l'immaturité à la maturité.

La bête, au contraire, passe de l'immatunité à la maturité, de l'imperfection à la perfection. Le chiot devient chien, la chenille, papillon. Ce passage se fait toutefois spontanément. Par un processus biologique, telle larve devient une mante religieuse accomplie, c'est-à-dire capable de décapiter et de manger son mâle. Aussi les bêtes n'éduquent pas leurs petits, elles n'ont pas à choisir leur école, elles n'ont même pas à réfléchir s'il faut faire des petits ou pas.

L'homme est comme l'ange, un esprit voué à l'intelligence et la liberté, mais aussi, comme la bête, un corps qui passe de l'immatunité à la maturité. Ce passage de l'imparfait au parfait ne se fait pas de manière seulement biologique, il s'accomplit aussi et d'abord de manière délibérée, à travers l'intelligence et la liberté des hommes déjà mûrs. Il est naturellement culturel.



L'homme est donc à la fois le seul esprit et le seul animal à devoir être éduqué. Certes, on peut dresser une bête. Mais l'éducation n'est pas un dressage, parce qu'elle concerne aussi un esprit. Et c'est pourquoi la meilleure éducation ne garantit pas contre le désastre. Le récit de la chute nous l'enseigne. On ne peut douter qu'Adam ait reçu la meilleure éducation possible (j'emploie le terme dans un sens analogique, car, dans le cas d'Adam, il s'agit en majeure partie de vertus infuses). Et pourtant, cela n'a pas empêché le péché. Il en va de même pour Lucifer, créé dans la perfection angélique, avec la plénitude des dons, non seulement de nature, mais aussi de grâce...

Tel est le constat terrible: l'éducation arrache au porc, mais, tout en rendant possible l'humain, elle rend par la même occasion possible le satanique. La pleine possession de nos facultés permet de les engager pour le meilleur ou pour le pire. Pour s'éviter cette possibilité tragique, certains s'efforceront de tirer l'éducation vers le dressage. Mais ce ne sera que pour faire entrer le démon dans les porcs.

L'éducation à la liberté, dès lors, n'ouvre pas seulement à la possibilité du choix responsable. Elle prend en considération le désastre probable, et cherche donc à ouvrir la possibilité du repentir. L'accomplissement qu'elle vise est celui de la grâce : une balle si rebondissante qu'après sa chute elle monte plus haut.

D'une génération à l'autre

La transmission n'est pas immanquable. Elle met en jeu des libertés. Et, surtout, elle repart à chaque fois de rien. J'ai reçu une éducation, j'ai appris à parler, à écrire, j'ai découvert aussi l'histoire de l'art, la physique newtonienne et son dépassement par la relativité générale, la philosophie de Platon et celle d'Aristote, etc. Mais voici que j'ai un enfant, et il faut tout recommencer à zéro !

D'une génération à l'autre, la transmission n'est pas que cumulative, elle est aussi disruptive. Le fils ne commence pas au point où s'est arrêté le père. Il peut aller plus loin. Mais il peut aussi ne jamais s'élever à son degré de savoir ou de vertu. Nous sommes des héritiers, certes. Mais l'héritage n'est pas l'hérédité. Il y a des partages. Il y a possible déshérence. L'héritage ne peut s'assumer que de manière dramatique. Il y a deux protagonistes qui se rencontrent et nouent une intrigue : un testateur et un héritier. Et le testateur, qui va mourir, doit vouloir léguer ce qu'il a reçu. Et l'héritier, non seulement doit vouloir le recueillir, mais il lui faut en outre le recevoir activement, avec sa propre intelligence, en discernant soi-même ce qui est bon. L'homme est un animal traditionnel, mais sa tradition n'est vive que de se rendre à chaque fois moderne, c'est-à-dire de ne pas être accueillie passivement, comme une hérédité, mais en passant par une crise.

Hannah Arendt cite, à la fin de sa grande œuvre sur *Les origines du totalitarisme*, *La Cité de Dieu* : « *Initium ut esset homo creatus est* – l'homme fut créé pour qu'il y eût un commencement. » Cette phrase conclut un chapitre où saint Augustin s'oppose à la croyance en la réincarnation. Les naissances ne recyclent pas de vieilles âmes. Avec chaque nouvel embryon d'homme, une nouvelle âme est créée. Parce qu'il doit tout reprendre à neuf, le nouveau-né n'est pas qu'une production du vieux monde, il renouvelle le monde tout entier. Le totalitarisme voudrait qu'il soit un rouage qui vient s'engrener sur une machine déjà constituée, que la singularité de son visage soit résorbée dans les lois de la Nature et de l'Histoire. Mais il n'est pas qu'un rejeton de la Nature et de l'Histoire. Sa vie n'est pas une répétition, comme le petit chien qui reproduit les comportements de sa race. Avec lui, tout commence.

Le bon sauvage se trouve au cœur de l'Occident le plus instruit et le mieux policé – dans la chambre d'enfant. Avec son berceau, la famille raffinée accueille chez elle un primitif. Pas besoin d'*Internationale* : chaque naissance fait du passé table rase et tend vers un lendemain qui chante. Si avancé que nous soyons dans le temps, un nouveau-né nous fait revenir à l'aube de l'humanité.



C'est une aube nouvelle, mais rien n'assure que le jour qui va suivre sera meilleur. Le crépuscule du matin peut tourner au crépuscule du soir. L'éducation porte ce drame. D'un âge à l'autre, tout peut basculer. À chaque fois s'y joue la fin d'un monde et le commencement d'un autre, soit pour une renaissance, soit pour un enterrement. On peut s'étonner que cela ait déjà duré si longtemps : il serait si facile, dans l'intervalle entre deux générations, de tout perdre : « Laissez vingt ans une paroisse sans prêtre, disait le curé d'Ars, et on y adorera les bêtes. » Laissez soixante ans l'humanité sans naissance, et il n'y aura plus d'hommes sur la terre. Il suffirait de cette contraception jubilatoire. Et pourquoi pas ?

Il y a ainsi un lien entre la fin et la fin. Si l'homme n'a plus de fin comme but, et comme but au-delà de sa propre vie individuelle terrestre (c'est-à-dire comme espérance), alors c'est la fin comme bout. Nous ne transmettons pas automatiquement ; nous avons besoin de *raisons* de transmettre. Nous ne donnons pas la vie par instinct ; nous avons besoin de *raisons de donner la vie*. Or, ces raisons, à l'heure actuelle, et à horizon mondain, semblent faire défaut.

Les temps de la fin

Tout progressisme est soucieux de natalité et d'éducation. Le Marquis de Condorcet, auteur d'une *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, fit aussi rapport sur l'organisation générale de l'instruction publique. La Révolution française croyait à « l'émancipation par l'éducation ». Il fallait faire beaucoup d'enfants pour la République, et les laisser être éclairés et régénérés par elle. Mais ce souci de transmission, il est vrai, se fondait sur le refus d'une autre transmission. L'espoir mondain devait suffire, l'espérance religieuse était un archaïsme. Mais l'humanisme progressiste est mort. Nous vivons à l'heure du catastrophisme généralisé. Ce qui fit tomber le Mur de Berlin fut sans doute moins le triomphe de la liberté que l'effondrement de l'utopie. Qui croit encore aux lendemains qui chantent ?

Quelque chose de terrible est advenu dans l'histoire, si bien que les idées générales sont convoquées par des noms propres. Theodor Adorno a choisi le nom d'Auschwitz ; Anders, celui d'Hiroshima. Ce dernier affirme que le message de nos temps se ramène à cette simple phrase : « L'absence de futur a déjà commencé. » Et il constate durement : « Nous ne vivons plus dans une époque mais dans un délai. » Le souci des « générations futures » envahit un temps nos discours, mais il est significatif qu'il ait cédé la place au souci de la « planète ». À l'évidence, parler de la « planète » correspond au grand mépris de la terre, puisqu'il n'y a de planète que pour ce déraciné absolu qu'est l'astronaute projeté dans le vide. Or ce déracinement spatial est aussi un désengagement historique. La « planète » n'est pas la « nation », le « peuple », la « langue », la « culture », le « politique », lesquels se rapportent à notre humaine histoire. La « planète » existait avant l'homme, en sorte que se focaliser sur elle est déjà se projeter dans l'après humain.

Si la conscience de notre mort individuelle nous poussait déjà dans des divertissements furieux, qu'en est-il de la conscience de notre mort collective, sans archive ni postérité ? Nous avons beau multiplier les traces et les « sauvegarder » sur nos disques durs : cette frénésie procède du sentiment de notre disparition imminente, et d'une certaine façon elle l'accélère. Toute photographie est funéraire.

À quoi bon, dans ces conditions, donner encore la vie ? À quoi bon éduquer encore ? Si l'horizon n'est que celui de l'abattoir par autodestruction ou par catastrophe naturelle, pourquoi ne pas vivre comme des porcs, et nous anesthésier de spectacles pour oublier le couteau ? Une

course ne sent pas du tout la lame qui la coupe. Le légume n'est-il pas l'idéal de notre bien-être ?

L'aventurier du monde moderne

Dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Péguy évoque ainsi l'homme de l'ordinaire espérance :

Il pense avec tendresse à ce temps qui ne sera plus son temps.

Mais le temps de ses enfants.

Le règne (de temps) de ses enfants sur la terre.

Dans ce temps-là quand on dira les Sévin ce ne sera pas lui mais eux.

Sans plus, sans explication.

Mais aujourd'hui, au père Sévin, cette tendresse n'est plus échue. Le nom de famille ne veut plus rien dire, ni l'honneur qui lui était attaché, en sorte qu'on craignait de le salir, de peur de salir aussi sa descendance. Nous ne croyons plus à la descendance.

Viennent alors ces mots bien connus dans les milieux catholiques : « Il n'y a qu'un seul aventurier au monde, et cela se voit très notamment dans le monde moderne: c'est le père de famille. Les autres, les pires aventuriers ne sont rien, ne le sont aucunement en comparaison de lui. Littéralement lui seul est aventurier,

court une aventure. » Ces mots sont généralement réduits à un cliché sentimental. Ils sont débarrassés de tout leur effroi.

Ailleurs, cependant, Péguy précise : « Deux garçons, une fille intercalaire. Nourrir, élever tout ce monde... Le père de famille est un pauvre être, un être infime. » Le seul aventurier

du monde moderne est aussi un pauvre être. Et il est un pauvre être en raison de sa responsabilité, parce qu'il ne souffre pas que lui-même, mais « il souffre d'autres ». Ainsi il réclame un avenir et une bonté au-delà de lui-même. Or qu'arrive-t-il si cet avenir n'est plus donné par le monde ? Là est la terrible, la douloureuse, l'effroyable aventure : mettre au monde, alors que le monde ne promet plus rien.

Et voilà notre aventurier paternel : « Il est assailli de scrupule, bourrelé de remords, d'avance, (de savoir) dans quelle cité de demain, dans quelle société ultérieure, dans quelle dissolution de toute société, dans quelle misérable cité, dans quelle décadence, dans quelle déchéance de tout un peuple, ils laisseront, ils livreront, demain, ils vont laisser, dans quelques années, le jour de leur mort, ces enfants dont ils sont, dont ils se sentent si pleinement, si absolument responsables, dont ils sont temporellement les pleins auteurs. »

Peut-être que les athées qui ne comprennent pas qu'en ces temps de la fin on puisse prétendre accueillir et même éduquer des enfants, peut-être que ces athées, dis-je, entendent mieux que de nombreux chrétiens ce dont il s'agit lorsque Péguy caractérise l'aventurier du monde moderne. De l'aventure, au moins, ils entendent le « scrupule », le « remords », tout le hasardeux et le cruel de la paternité désormais. Par contre, ils n'entendent pas l'ouverture à l'inespéré.

La fin du monde à l'origine de l'éducation chrétienne

La fin du monde se trouve à l'origine du christianisme, c'est d'ailleurs cela qui le rendait si scandaleux aux yeux des païens, qui croyaient à l'ordre immuable et référentiel du cosmos. Qu'on écoute la seconde épître de Pierre : *Puisque tout est en voie de destruction, voyez quels hommes vous devez être, vous qui attendez avec tant d'impatience la venue du jour de Dieu* (2 P 3, 11. 12). « Voyez quels hommes vous devez être », il s'agit bien de devenir homme, il s'agit très exactement d'éducation. Et ce devenir homme n'a pas pour critère la voie de progrès, mais la voie de destruction.

Il n'y a toutefois pas ici la destruction seule. Il y a aussi la « venue du jour de Dieu ». Afin de dire cette ambivalence, tout ensemble le versant de ténèbre et le versant de lumière, la double croissance de l'ivraie et du bon grain, nous avons un mot : *Apocalypse*. Il signifie étymologiquement « révélation ». Il s'est mis à désigner couramment la « dernière catastrophe ». L'Apocalypse n'est pas ce qui stérilise ou rend triste. C'est le principe de la fécondité et de la joie du fidèle. C'est parce que les temps sont apocalyptiques qu'il faut donner la vie. C'est parce que la fin du monde est imminente qu'il faut commencer quelque chose *dans* le temps, quelque chose qui n'est pas *du* temps.

Que veut dire Apocalypse ? À travers le désastre, *l'astre d'en-haut qui vient nous visiter*. À travers la prolifération de la mauvaise herbe, la moisson toute proche. À travers la mort temporelle, la vie éternelle. Tout en nous dégageant *du* monde, de ses prestiges, de ses « valeurs », l'apocalypse nous engage *dans* le monde, à y faire luire la *charité qui ne passe pas*.



Contrairement à ce que croyaient Marx ou Nietzsche, les partisans de la révolution ou les adeptes de l'éternel retour, l'espérance en l'au-delà n'est pas désertion de l'ici-bas. Car l'au-delà n'est pas essentiellement un autre espace ou un autre temps qui serait en rivalité avec

ce temps ou cet espace-ci. Il est *au-delà* de l'espace et du temps ; il est l'Immense et l'Éternel, et, par conséquent, non seulement il touche à tous les espaces et à tous les temps, mais il en est la source. Il réalise l'ici et maintenant. On pense bien sûr à Louis de Gonzague, si cher à Péguy, qui continue de jouer à la balle alors qu'on lui annonce sa mort, parce qu'il jouait déjà à la balle avec tout son cœur. On pense à rabbi Yohanan Ben Zakkai : « Si tu as un jeune arbre dans les bras et qu'on te dit que le Messie est venu, et que c'est la fin du monde, plante d'abord l'arbre, et ensuite seulement va accueillir le Messie. » Le vrai Juif peut bien dormir jusqu'à la fin du monde, comme dans la chanson, parce qu'il est avec l'Époux (la présence de Dieu sur la terre) : *Je dors, dit-il, mais mon cœur veille* (Ct 5, 2).

Saint Paul écrit admirablement : *Je vous le dis, frères : le temps se fait court. Que désormais ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas vraiment. Car elle passe, la figure de ce monde* (1 Co 7, 29-31). Quel est le sens de ce « comme si » ? Celui de la feinte, de l'hypocrisie, du faux- ou du faire semblant ? Le raccourcissement du temps induit-il que je délaisse ma femme, pleure des larmes de crocodiles, rie comme un masque de comédie ? La fin du monde imposerait-elle le triomphe du cynisme et du blâment ?

Certains l'entendent ainsi. Mais c'est plus loin dans cette épître que Paul rappelle qu'au contraire du monde dont la figure passe, *la charité ne passe pas*. User du monde comme si nous n'en usions pas ne signifie pas en user avec mépris ou hypocrisie, mais en user à partir d'un critère qui n'est pas de ce monde, et qui permet dès lors d'éclairer ce monde jusque dans sa nuit. Suivre le commandement de Paul n'est pas pleurer faussement, mais pleurer en vérité, parce que nous manquons à l'amour, et non parce que notre jouet est cassé. Enfin, ce n'est pas épouser sa femme à moitié, ou avec des pincettes, ou d'une humeur volage, mais l'épouser de manière à considérer son vrai bien, sa splendeur éternelle, et non le petit plaisir (ou la grande engueulade) d'un moment.

Quand même la terre serait consumée demain, le chrétien n'en continuerait pas moins aujourd'hui d'accueillir des enfants, de leur apprendre à lire et à compter, à danser avec les pauvres, à témoigner devant les princes, parce ces choses ne sont pas que pour le temps et n'attendent pas la sanction du lendemain, – elles sont pour la vie éternelle et le jugement dernier.



Les Actes du colloque disponibles

En novembre 2010, le Collège Supérieur a organisé son 7^{ème} colloque interdisciplinaire

"Les catholiques et la démocratie",

sous la présidence de **Jacques BARROT**.

Les Actes de ces deux journées de réflexion sont désormais disponibles au Collège Supérieur ou en librairie.

Tarif : 25 €

Avec la participation de Vincent AUBIN, Jacques BARROT, Thibaud COLLIN, Frédéric CROUSLE, Chantal DELSOL, Jean-Noël DUMONT, Daniel MOULINET, Anne PHILIBERT, Denis SUREAU, Paul VALADIER.

Contact : contact@collegesuperieur.com – Tél. 04 72 71 84 23



Quel rôle politique

pour les catholiques français ?

C'est le thème de notre prochaine soirée exceptionnell **EN TEMPS DE CAMPAGNE**.

Cette conférence est donnée par **Jean-Miguel GARRIGUES** dominicain, Institut Catholique de Toulouse, Académie Pontificale de Théologie.

Mardi **13 mars 2012** à 20h00 au Collège Supérieur

Tarif : 9 € (5 € étudiants & RSA)

Contact : contact@collegesuperieur.com – Tél. 04 72 71 84 23

Une troisième soirée EN TEMPS DE CAMPAGNE aura lieu lundi 2 avril 2012 à 20h : **Le capitalisme a-t-il un avenir** par **Pierre-Yves GOMEZ**, professeur de Management stratégique à l'EM Lyon, directeur de l'Institut Français de Gouvernement des Entreprises.

LE NOUVEAU SITE WEB !

www.collegesuperieur.com

Un centre de réflexion et de formation

LE COLLÈGE SUPÉRIEUR | LIBRAIRIE MULTIMÉDIA | NOUS SOUTENIR | CONTACT | ETUDIANTS Philosophie - Droit | TOUT PUBLIC Conférences | PROFESSIONNELS Conférences - Formation

Les conférences tout public

Un espace multimédia pour écouter une conférence ou voir une intervention filmée

Un agenda en ligne pour connaître toutes les conférences, au Collège ou "hors les murs"

Agenda

Pouvons-nous être sûrs de nos décisions ?

Le blog du Collège : exprimez-vous !

Actualités

Un nouveau site web !
Ça y est, le nouveau site du Collège est en ligne !
Avec des conférences en ligne, un blog, un agenda...
Alors bonne visite !

Une rubrique dédiée aux professionnels : connaître l'offre de formation et d'interventions sur mesure du Collège

philosophe

La philosophie du soin
29 Février 2012, 20:00 - 21:30

3 conférences "EN TEMPS DE CAMPAGNE"
3 soirées exceptionnelles : "La vie, inconditionnel?", "Quel rôle politique pour les catholiques français?", "Le capitalisme a-t-il un avenir?"

La biographie de J.N Dumont et quelques informations sur l'équipe du Collège

Mentions légales | Plan du site | Flux RSS

Copyright © Le Collège Supérieur 2011 | Conception et réalisation : Concept Image

Bonne visite !



17 rue Mazagran 69007 LYON – Tel : 04.72.72.84.23 – contact@collegesuperieur.com

Centre de réflexion et de formation

www.collegesuperieur.com

